



HAL
open science

Goffman et l'ordre de l'interaction : un exemple de sociologie compréhensive

Céline Bonicco-Donato

► **To cite this version:**

Céline Bonicco-Donato. Goffman et l'ordre de l'interaction : un exemple de sociologie compréhensive. Philonsorbonne, 2007, 1, pp.31 - 48. 10.4000/philonsorbonne.102 . hal-04291905

HAL Id: hal-04291905

<https://hal.science/hal-04291905>

Submitted on 21 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Goffman et l'ordre de l'interaction

Un exemple de sociologie compréhensive

Céline Bonicco

Erving Goffman, sociologue américain d'origine canadienne (1922-1982), étudia dans le prestigieux département de sociologie de l'Université de Chicago avant d'enseigner à Berkeley¹. En considérant l'interaction en face-à-face, c'est-à-dire les situations où deux personnes sont physiquement en présence l'une de l'autre, comme un authentique objet sociologique et en consacrant toutes ses analyses à cet unique objet, Goffman a renouvelé l'appréhension du rôle de la structure et du sujet dans les sciences humaines. Il a mis en évidence le rôle moteur de la relation à l'œuvre dans l'interaction, aussi bien dans le processus de socialisation que de subjectivation. Sa sociologie adopte pour thèse générale l'effectivité, au cœur de l'interaction, d'un sens commun qui est en même temps un sens pratique. Ce sens commun manifeste la présence du social au sein même de la psychologie individuelle sous forme d'une certaine compétence. Ce dépassement de l'opposition entre individu et société est hérité du père fondateur de l'École de Chicago, Robert Ezra Park, qui se réclamait lui-même de la sociologie de Tarde².

Le sujet et la structure, loin d'être des entités antagonistes, sont intrinsèquement liés au cœur de l'unité qu'est la relation. Ce ne sont ni les structures qui déterminent les acteurs, ni les acteurs qui engendrent les structures, mais une relation cognitive qui constitue le moteur d'un processus de subjectivation et de socialisation. L'ordre de l'interaction apparaît comme un ordre structurel où les structures n'existent que pour autant qu'elles sont mises en œuvre à chaque instant par les acteurs, mais les acteurs ne peuvent eux-mêmes les mettre en œuvre que sur la base d'un sens commun guidant leur conduite. L'objet de l'analyse sociologique de Goffman est constitué par la relation, donnée première, qui ne résulte pas de la synthèse de deux unités préexistantes, mais qui engendre au contraire les unités mises en relation. Cette relation peut donc être qualifiée d'unité analytique.

Dans le cadre de cet article, nous voudrions montrer comment l'épistémologie employée par Goffman est indissociable de son objet d'étude

¹ Pour une bibliographie de Goffman, cf. la présentation de Y. Winkin, « Erving Goffman : portrait du sociologue en jeune homme », in E. Goffman, *Les moments et leurs hommes*, Paris, Minuit, 1988, p. 13-92.

² Cf. R.E. Park, *The Crowd and the Public*, Chicago and London, The University of Chicago Press, 1972, p. 23-62.

et de sa compréhension du social : la méthode compréhensive mise en place, critiquée par nombre de commentateurs³ pour son absence apparente de rigueur, est directement commandée et justifiée par l'ordre de l'interaction et le sens commun qui le sous-tend. Si l'interaction est rendue possible par un sens commun, et si les acteurs qui y participent produisent une authentique analyse de cette dernière, le sociologue, comme acteur social dispose également de ce sens commun. Pour expliquer l'interaction, il ne doit pas rompre avec lui, mais s'efforcer au contraire de l'éclaircir, de le faire passer du non conscient au conscient. L'analyse sociologique se présente comme une explicitation de ce sens commun, sans qu'il y ait une différence de nature entre les deux. En ce sens, Goffman annonce l'ethnométhodologie de Garfinkel. Toute la fécondité, la pertinence, l'originalité de la compréhension goffmanienne de ce sens commun va être de le différencier des convictions subjectives des acteurs individuels en en faisant un principe d'organisation de l'action ayant sa propre autonomie.

Nous nous efforcerons de mettre en évidence le lien entre la redistribution du rapport structure-sujet au sein de la relation individualisante et socialisante qui constitue l'interaction, et la curieuse méthode de Goffman mi-empirique, mi-théorique, celle d'un botaniste manchot, comme il aimait à le dire lui-même⁴. Pour analyser cette adéquation, nous envisagerons ses principales thèses et son épistémologie, avant de voir sur deux types particuliers d'interaction (les échanges réparateurs et les signes du lien) comment elle est mise en œuvre, pour finalement préciser cette méthode comme relevant d'une sociologie compréhensive.

Principales thèses de la sociologie de Goffman

Ce qui frappe au premier abord quand on adopte une vue d'ensemble sur la sociologie de Goffman, c'est le caractère apparemment disparate ou du moins éclectique de ses travaux. Goffman a souvent essuyé le même type de reproches que Simmel, celui de ne pas être un sociologue sérieux, de vagabonder d'un sujet à l'autre sans avoir une méthode rigoureuse, bref d'être plus littéraire que scientifique.

³ Cf. notamment S. Lyman, « Civilization : contents, discontents, malcontents », *Contemporary Sociology*, 1973, Vol. 2, p. 360-366.

⁴ Cf. E. Goffman, cité par P.M. Strong, « The importance of being Erving : Erving Goffman, 1922-1982 », in G.A. Fine et G.W.H. Smith (dir.) *Erving Goffman*, Sage Publications, « Sage Masters of modern social thought », 2000, London/ Thousand Oaks/New Delhi, Vol. 1, p. 41-42.

Malgré la diversité des perspectives employées, Goffman ne s'est cependant jamais intéressé qu'à un seul et unique objet, l'ordre de l'interaction. Témoigne de la constance de cette préoccupation, la persistance de cette expression dans son œuvre : on la retrouve dans le titre de la conclusion de sa thèse de doctorat soutenue en 1953⁵ et dans le titre de sa dernière intervention écrite en 1982⁶. L'unité d'intérêt de Goffman ne doit cependant pas masquer la multiplicité des concepts employés puis abandonnés, l'éclatement des données, ou encore l'absence de méthodes scientifiquement approuvées en sociologie, comme le recours aux questionnaires, aux entretiens, ou encore aux statistiques.

L'œuvre de Goffman se déploie de 1953 qui est l'année de rédaction de sa thèse de doctorat effectuée dans les îles Shetlands jusqu'à son dernier texte en 1982 qui est l'allocution qu'il devait prononcer devant l'*American Sociological Association*. Entre les deux, une série d'ouvrages explorant en apparence des objets disparates mais qui relèvent tous de cet ordre de l'interaction. Présentons les plus importants :

En 1959, *La présentation de soi*⁷ étudie la manière dont les gens gèrent l'image qu'ils transmettent d'eux-mêmes par leur comportement lorsqu'ils se trouvent face à un public. En 1961, *Asiles*⁸ se présente, selon le sous-titre, comme une étude sur la condition sociale des malades mentaux. En 1963, *Stigmaté*⁹ s'intéresse à la manière dont la différence entre le normal et le déviant est instituée socialement. En 1967, *Les rites d'interaction*¹⁰ déploient une perspective durkheimienne considérant que les interactions de la vie quotidienne sont une cérémonie en miniature où le caractère sacré de la société s'est réfugié dans les acteurs : chacun doit traiter et honorer l'autre comme un dieu, dans la mesure où la société s'est nichée en lui sous forme de représentations collectives. En 1971, *Les relations en public*¹¹ étudient la manière dont les gens se comportent sous le regard de l'autre. En 1974, *Les cadres de l'expérience*¹², se présentent comme un essai d'épistémologie

⁵ E. Goffman, *Communication Conduct in an Island Community. A Dissertation submitted to the Faculty of the Division of the Social Science in Candidacy for the Degree of Doctor of Philosophy*, université de Chicago, département de sociologie, 1953, thèse de doctorat non publiée

⁶ E. Goffman, « L'ordre de l'interaction », *Les moments et leurs hommes*, op. cit., p. 186-230.

⁷ *La mise en scène de la vie quotidienne*, tome 1 : *La présentation de soi*, Paris, Minuit, 1973, trad. d'A. Accardo.

⁸ E. Goffman, *Asiles*, Paris, Minuit, 1968, trad. de L. et C. Lainé.

⁹ E. Goffman, *Stigmaté*, Paris, Minuit, 1963, trad. d'A. Kihm.

¹⁰ E. Goffman, *Les rites d'interaction*, Paris, Minuit, 1974, trad. d'A. Kihm.

¹¹ E. Goffman, *La mise en scène de la vie quotidienne*, tome 2 : *Les relations en public*, Paris, Minuit, 1973, trad. d'A. Kihm.

¹² E. Goffman, *Les cadres de l'expérience*, Paris, Minuit, 1991, trad. d'I. Joseph.

s'intéressant à l'organisation sociale de l'expérience individuelle. En 1981, *Façons de parler*¹³ développent une analyse de la conversation.

Quelle est l'unité de tous ces textes ? La réponse est donnée par Goffman dans son texte testament « l'ordre de l'interaction » :

Ma préoccupation pendant des années a été de promouvoir l'acceptation de ce domaine du face-à-face comme un domaine analytiquement viable- un domaine qui pourrait être dénommé, à défaut d'un nom plus heureux, l'ordre de l'interaction- un domaine dont la méthode d'analyse préférée est la micro-analyse¹⁴.

Goffman n'a donc jamais eu qu'une ambition, promouvoir ce domaine comme une forme d'ordre social autonome, c'est-à-dire comme une strate du monde social régie par ses propres règles, ayant une consistance propre, ce qui signifie qu'elle n'est réductible ni par le bas aux motivations psychologiques individuelles, ni par le haut aux forces macrosociales, qu'elle n'est ni explicable par des désirs individuels, ni par des notions comme celles de classes ou encore d'appareils de pouvoir. Elle n'est explicable que par elle-même. C'est dans cette mesure que Goffman peut parler d'ordre. Les miettes de la vie quotidienne qui forment l'expérience banale de chaque individu, la manière dont on se dit bonjour, dont on se sent autorisé ou non à tenir la main à quelqu'un, dont on croise un autre piéton dans la rue, sont envisagées comme des authentiques objets sociologiques autonomes qui ont leur propre règles et leurs propres mécanismes de régulation. Goffman parle lui-même en reprenant un vocabulaire durkheimien de réalité *sui generis*.

Ce programme d'étude que Goffman déploie jusqu'à sa mort est élaboré dès 1953 lorsqu'il part dans les îles Shetlands pour réaliser une étude de communauté insulaire dans la lignée de l'anthropologie classique. De même que Malinowski a eu les îles Trobriand, de même que Radcliffe-Brown a eu les îles Andaman, Goffman aura les îles Shetlands. Or loin de faire *l'étude d'une communauté* comme l'aurait fait tout anthropologue qui se respecte, il va réaliser *une étude de ce qui se passe dans une communauté*, ce qui est sensiblement différent. Il va s'intéresser aux interactions les plus impersonnelles qui se déroulent dans la communauté en isolant et fixant les pratiques régulières des interactions en face-à-face. Il s'intéresse ainsi aux lieux mondains de Dixon : la salle de billard, la salle des fêtes où sont organisés les bals du samedi soir, la salle à manger de l'unique hôtel de l'île, et la route principale où se croisent les habitants selon qu'ils y marchent ou qu'ils travaillent dans les champs qui la bordent de part et d'autre. Goffman reprendra cet ensemble de données dans toute son œuvre en y adjoignant

¹³ E. Goffman, *Façons de parler*, Paris, Minuit, Paris, Minuit, 1981, trad. d'A. Kihm.

¹⁴ E. Goffman, « L'ordre de l'interaction », *Les moments et leurs hommes, op. cit.*, p. 191.

deux autres sources récoltées au cours d'études réalisées en tant qu'observateur participant, la première dans un hôpital psychiatrique de Washington, la seconde dans un casino dans le Nevada. Il n'hésite cependant pas dans ses œuvres à faire appel à d'autres sources hétéroclites : travaux d'étudiants non publiés, extraits de roman (avec une prédilection pour Proust), articles de journaux ou encore textes philosophiques (Sartre est très souvent cité)...

Ce que tente de faire Goffman dans tous ses livres est de dégager les principes généraux de cet ordre de l'interaction au sein de situations particulières qui ne sont jamais étudiées pour elles-mêmes mais pour ce qu'elles révèlent quant aux modes de fonctionnement du type d'ordre social qu'est l'interaction. Pour ce faire, il s'efforce de trouver un schéma qui permette de dégager la signification de situations aussi disparates que les poignées de main, les excuses quand on marche sur le pied de quelqu'un, ou encore quand on dit à sa boulangère, « il fait beau aujourd'hui ». Toute la dynamique de son œuvre - ce qui lui permet de dire à la fin de sa vie qu'il n'a jamais eu qu'un objet malgré les différentes perspectives adoptées - consiste à proposer un cadre général, à opérer une classification à partir de ce cadre, à relever les exceptions à ce cadre et à déplacer la perspective. Mais il est très important de remarquer que Goffman n'abandonne jamais totalement le cadre précédemment développé, se contentant seulement de le réaffiner. Par exemple, la perspective du théâtre utilisée dans *La présentation de soi*, remplacée par la perspective du jeu dans *Strategic Interaction*¹⁵, puis par la perspective religieuse dans *Les rites d'interaction*, continue néanmoins à intervenir dans ces livres, ne serait-ce que par l'usage d'un certain vocabulaire. Le même processus est à l'œuvre dans le champ conceptuel : si le concept capital de *face* qui intervient dans la thèse de doctorat, dans *La présentation de soi* et dans *Les rites d'interaction* disparaît dans les œuvres suivantes, ce que Goffman entend en 1981 dans *Façons de parler* par « condition de félicité » n'est pas très différent de ce qu'il entend par « sauver la face ».

Que peut-on dire du fonctionnement de l'interaction à la lecture de toutes ces œuvres et au terme des différentes perspectives employées ? Goffman distingue dans l'ordre de l'interaction une sémantique et une syntaxe.

Sitôt que nous sommes sous le regard de quelqu'un, c'est-à-dire dès que nous sommes en coprésence avec un autre interactant, notre comportement a une signification que l'autre interprète : on transmet une

¹⁵ E. Goffman, *Strategic Interaction*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1969.

image de soi. Goffman insiste constamment dans son œuvre sur ce qu'il appelle l'idiome rituel : il existe un vocabulaire du comportement, des gestes, des intonation, du débit, des mimiques, qui transmet une information limitée, une impression du moi.

Pour que cette image soit significative et qu'elle ne soit pas un non-sens ou du charabia, elle doit obéir à des règles, à une syntaxe. Goffman appelle la grammaire de l'interaction, *work face*¹⁶ ou travail de figuration, désignant par là ce qui permet d'établir et de sauver la face. La dimension est double, instauratrice et protectrice.

Qu'est-ce que la face ? Elle est définie comme l'image de soi délinéée selon certains attributs sociaux¹⁷. Il s'agit de l'identité que chaque personne doit revendiquer dans une situation donnée, de manière à se comporter conformément aux attentes des gens, qui sont des attentes normatives sociales, exprimant ce que c'est que se comporter normalement dans telle ou telle situation. Les analyses menées dans *Asiles* révèlent la syntaxe de manière négative en montrant que le fou est celui dont le comportement est jugé agrammatical, car il déçoit toutes les attentes et introduit un malaise profond dans l'interaction. La maladie mentale, à la différence de la délinquance, témoigne d'une incapacité à respecter ses règles. Elle est de l'ordre d'une privation et non d'une opposition.

La face se présente donc comme la valorisation sociale de la personne pour autant que celle-ci se conduit normalement. Le concept goffmanien de face se présente comme la reprise du concept de personnalité développé par Durkheim dans *Les formes élémentaires de la vie religieuse* : dans ce texte, Durkheim soutient la thèse qu'une valeur sacrée est conférée à l'individu par la société en tant qu'il est un membre de celle-ci¹⁸. Cette valeur constitue sa personnalité. Ce qui fait de nous des personnes respectables, ce qui fait de nous les objets d'un culte discret, mais efficace, c'est la présence de la société en nous. Cette présence consiste en croyances et représentations collectives qui existent et agissent dans les individus en les transformant. La notion de situation chez Goffman contextualise la notion durkheimienne de personnalité : construite dans l'interaction, la face est une chose sociale qui n'est rien d'autre que la personnalisation de la société dans un corps *et* dans une situation. Ce que l'on valorise sous le nom de face chez l'agent est la société, puisque ce à quoi l'on accorde de la valeur n'est jamais que la normalité, c'est-à-dire la conformité aux conventions, donc l'ordre social. Cette exigence fondamentale à laquelle se soumettent nos comportements fait de l'interaction une célébration du social : la société soutenue par le

¹⁶ Ce concept est introduit et développé dans E. Goffman, *Les rites d'interaction*, *op. cit.*, p. 9 et suiv.

¹⁷ Cf. E. Goffman, *Les rites d'interaction*, *op. cit.*, p. 9.

¹⁸ E. Durkheim, *Les Formes Élémentaires de la vie religieuse*, Paris, P.U.F., 1960, p. 23.

comportement des individus, exerce sur leur image une pression rendue possible par le besoin de confirmation et de reconnaissance qui les anime.

La formulation la plus nette de Goffman sur ce point se trouve dans sa thèse. Il analyse les salutations auxquelles procèdent les habitants de Dixon, lorsqu'ils se croisent sur une route, soit que les deux y marchent, soit que l'un des deux travaille dans son champ contigu. Ces salutations sont des obligations, et ne pas y procéder serait un affront. Or ces salutations ne sont pas des actes d'allégeance entre les individus, mais des actes d'allégeance envers la société :

Dans ces échanges, chaque participant semble symboliser pour l'autre non pas une personne particulière, mais l'île entière, et c'est à l'île toute entière, via son représentant momentané, que le salut est donné¹⁹.

Goffman achève ainsi le programme de constitution d'une sociologie de la personne, en étudiant à quelles conditions les interactants peuvent confirmer les valeurs sociales dans leur comportement. Pour que les représentations collectives subsistent, elles doivent être une croix : elles ne peuvent se maintenir sans exercer de pression sur ceux qui les supportent. La société a besoin des individus car en dehors d'eux, elle n'a pas de réalité, étant bien entendu que sa réalité ne se réduit pas à la leur. La société est autre et plus que les individus, mais elle ne peut exister en dehors de son substrat : les représentations collectives sont présentes dans les consciences individuelles. Ainsi la face que chacun des interactants s'efforce d'établir doit-elle être comprise comme la contrainte intérieure la plus intime de toutes et peut-être la plus efficace, que la société exerce sur les individus, contrainte rendue nécessaire par le lien indéfectible entre représentations collectives et conscience individuelle²⁰.

Cette syntaxe assure l'autonomie de l'ordre de l'interaction en le rendant cohérent de manière immanente. La relation entre les individus qui entrent en interaction assure l'interdépendance des éléments puisqu'elle repose sur le partage des mêmes croyances. Pour établir sa face, il faut

¹⁹ E. Goffman, *Communication Conduct in an Island Community*, op. cit., p. 183.

²⁰ En ce sens, le terme de besoin (*need*) choisi par A. Warfield Rawls dans « The interaction order *sui generis* », *Sociological Theory*, Vol. 5, n°2, 1987, pour rendre compte de l'origine des contraintes de l'interaction, est particulièrement heureux : « ce sont les conditions préalables de l'interaction et les besoins du *self* qui font peser des contraintes sur l'interaction » (note 1, p. 136), « les besoins de l'interaction et le *self* social sont une source de contrainte sociale consistante » (p. 138). Si l'auteur peut parler indifféremment du besoin du *self* et du besoin de l'interaction, c'est dans la mesure où le besoin de sauver la face n'est pas un besoin individuel mais une exigence de la société parlant en nous. **La société a besoin de créer des besoins dans les individus, car sans eux, elle n'est rien.** Ainsi Anne Rawls parle-t-elle du « besoin de la production sociale du *self* » (p. 139) sans détailler la nature du besoin individuel ou social puisque ce besoin de l'individu est un besoin social.

satisfaire les attentes normatives des autres, ce qui revient à respecter leur personnalité puisqu'en satisfaisant leurs attentes, je rends hommage à la parcelle sociale qui est incarnée en eux, à leur aptitude à être eux-mêmes des acteurs sociaux compétents. Je ne peux établir ma face sans établir celle de l'autre et je ne peux établir celle de l'autre sans établir la mienne, dans la mesure où ce qui constitue la face d'une personne est l'ensemble des croyances sociales sur les exigences de telle ou telle situation. Le « *work face* », syntaxe de l'interaction, lie les acteurs sous l'égide de définitions sociales partagées par eux sous forme de croyances et mises en œuvre afin de manifester l'estime que les acteurs se portent réciproquement.

Cette compréhension de l'ordre de l'interaction s'élabore entre 1953 et 1971 : elle amène Goffman à approfondir sa problématique en s'interrogeant à partir de 1974 sur la *compétence* à l'œuvre dans l'interaction. Puisque l'interaction implique une sémantique et une syntaxe, il faut se demander quel est le *sens commun* entre les interactants qui leur permet de partager les mêmes significations et qui est en même temps un savoir-faire ou encore un sens pratique, puisqu'il prescrit des manières de se comporter. Goffman en vient à s'intéresser d'abord aux cadres sociaux de l'expérience individuelle qui permettent aux acteurs d'interpréter les situations de la même manière et de savoir comment s'y comporter, puis à la « relation cognitive que nous avons avec ceux qui sont au-devant de nous »²¹. Les cadres sociaux sont analysés dans *Les cadres de l'expérience*, la relation cognitive dans « L'ordre de l'interaction ». Si nous n'étions pas capable de prendre en considération l'esprit de l'autre, sa capacité à interpréter notre comportement et à produire du sens, il n'y aurait pas d'interaction. La relation à l'œuvre dans l'interaction est en dernier ressort une relation mentale, la capacité à partager des croyances et des représentations.

Chacune des perspectives adoptées rend compte d'un des aspects de la thèse générale de Goffman, tout en devant être abandonnée du fait de certaines limites internes. Ainsi la perspective théâtrale, très utile pour insister sur le caractère expressif du comportement, sur le regard de l'autre, ou encore sur le caractère public du monde quotidien, comporte néanmoins une limite, celle d'introduire l'idée que, derrière le personnage, il y aurait un acteur. Or pour Goffman, il faut dépasser le partage entre sincérité et cynisme : il n'y a pas de moi profond authentique derrière les différentes faces mises en jeu, mais seulement une compétence sociale, spécifiée comme relation cognitive, qui permet de construire son identité et de partager les attentes de l'autre.

²¹ E. Goffman, « L'ordre de l'interaction », *Les moments et leurs hommes*, op. cit., p. 197.

Pour insister sur cette compétence, sur ce savoir-faire, sur cette habileté, Goffman adopte une autre perspective dans *Behavior in public places*²², celle de la théorie des jeux. Cette fois-ci, le problème est de minorer le rôle des croyances sociales et le caractère immédiat, sinon inconscient, du raisonnement déployé quand on est face à quelqu'un. Le calcul rationnel est un modèle pertinent à condition de penser que les choix de l'individu s'insèrent dans un « format standard d'activité et de raisonnement »²³. Si les préférences peuvent bien être l'objet d'un calcul rationnel, ce qui fixe la valeur de ces préférences et la pertinence du choix, est la collectivité. Le lien entre société et individu est mental : l'activité et le raisonnement sont bel et bien du ressort de l'individu mais leur forme est standardisée. Les possibilités de l'individu pour agir ou pour raisonner sont structurées de manière collective.

De même, le concept de face se développe en parallèle avec d'autres notions comme celles d'embarras ou d'engagement, pour mettre en évidence le caractère extrêmement banal et quotidien de ce qu'il décrit. Le concept de rite développé pour décrire les séquences de l'interaction relève d'un double registre. Religieux pour insister sur le caractère sacré de la face, éthologique pour insister sur l'aspect comportemental de ces rites.

Les changements de paradigme ne traduisent donc pas un flottement de sa pensée mais un effort constant pour trouver un schème général rendant compte de l'ordre de l'interaction. Chaque fois que Goffman propose un paradigme, il explore toutes les implications de ce paradigme, relève les exemples d'interaction qui contredisent ce paradigme et en propose un autre plus satisfaisant. Il existe un va-et-vient entre la théorie et les données, qui aboutit à une compréhension générale de plus en plus fine de l'ordre de l'interaction. L'extrême disparité conceptuelle de ces œuvres n'empêche pas le lecteur d'éprouver un sentiment de familiarité, lorsqu'il lit un livre de Goffman qu'il ne connaissait pas. On peut dire de l'ensemble de son œuvre ce qu'il dit lui-même des 6 articles qui composent *Les relations en public* :

Les six articles qui forment le corps de ce livre traitent d'un unique champ d'activité et ont été écrits pour être publiés ensemble. De plus, ils sont en relation séquentielle : chacun dépend d'une certaine façon des termes définis dans les précédents. Pourtant, chacun élabore sa propre perspective à partir de sa ligne de départ conceptuelle. Pris ensemble, les six articles ne prétendent pas couvrir systématiquement, complètement et sans répétition ce qui leur est commun. Je fais feu sur

²² E. Goffman, *Behavior in Public Places*, New York, The Free Press, 1963.

²³ E. Goffman, « Réplique à Denzin et Keller », *Le parler frais d'Erving Goffman*, Paris, Minuit, 1969, p. 306.

une cible en me plaçant à six positions différentes et inégalement espacées²⁴.

Sans doute le plus gros reproche méthodologique que l'on peut faire à Goffman est de proposer les paradigmes qu'il utilise, que ce soit celui du théâtre, du calcul rationnel ou encore de la religion, sans justifier la manière dont il les a forgés. Chacun de ses livres commence par présenter de manière générale les significations des différentes interactions en se contentant d'utiliser les différentes données dont il dispose comme des exemples illustratifs. Les analyses de Goffman sont toujours données comme des résultats sans que l'on sache comment ce résultat a été atteint.

Cette absence de justification, de procédure de vérification, de test de réfutation doit être comprise en se rapportant à sa compréhension du social. Dans la mesure où le sociologue en tant qu'homme ordinaire dispose d'une compétence sociale, d'un certain savoir-faire, il peut mettre au jour la signification des interactions à partir de sa propre expérience. Sa théorie est alors validée par l'écho qu'elle trouve chez le lecteur, en tant qu'il est lui aussi un membre compétent de la société.

Deux analyses goffmaniennes : les activités réparatrices et les signes du lien

Dans *Les relations en public*²⁵, Goffman distingue deux stratégies d'analyse pour rendre compte d'une interaction particulière.

- la première consiste à partir d'un type particulier d'interaction pour aller considérer la classe de pratiques dont ce type n'est qu'un exemple. Cette classe est définie en terme de fonction ou de rôle, et élevée ensuite au niveau d'un concept. Il s'agit donc d'une méthode inductive qui remonte du particulier au général.

- La deuxième consiste à rassembler tous les environnements où la pratique particulière apparaît et à découvrir ce que ces contextes ont en commun. Cette méthode de recoupement et de comparaison est qualifiée par Goffman d'analyse distributionnelle.

Goffman emploie le plus souvent la première méthode, forgeant des concepts qui sont autant de classes pour désigner et regrouper des

²⁴ E. Goffman, *Les relations en public*, op. cit., p. 9.

²⁵ Cf. E. Goffman, *Les relations en public*, op. cit., p. 214.

phénomènes anodins et disparates. C'est elle qui est déployée pour analyser les activités réparatrices²⁶. Goffman regroupe différents phénomènes dans cette classe : les justifications, (je croise dans la rue quelqu'un que je connais très bien sans le reconnaître. Il m'arrête et se moque de ma distraction. J'invoque alors une grande fatigue. Le principe des justifications est d'invoquer des circonstances atténuantes), les excuses (lorsque je marche sur le pied de quelqu'un dans la rue, je lui dis : « pardon »), et les prières (dans le bus, je vois une place vide près de la fenêtre, alors que la place du couloir est occupée. Pour m'asseoir, je suis obligée de faire se lever l'autre personne. Je lui dis alors : « j'aimerais m'asseoir à cette place, s'il-vous-plaît ». Si je veux fumer au restaurant, je demande à mes voisins, si cela ne les dérange pas). Goffman de manière remarquable, ne donne pas d'exemple pour illustrer ces cas, mais fait appel au savoir-faire de son lecteur qui peut facilement, à partir de sa propre expérience, comme nous l'avons fait dans les parenthèses, suppléer à l'abstraction de l'analyse du sociologue. Ce paradoxe imprègne toute l'œuvre de Goffman : une première lecture donne l'impression d'avoir à faire à des analyses très concrètes, alors qu'une lecture plus attentive révèle qu'il est difficile de trouver des descriptions précises dans ses textes.

Quel est le point commun entre les justifications, les excuses et les prières ? Dans les trois cas, il s'agit de réparer une offense passée ou de prévenir une offense future. Lorsque j'accomplis une activité qui ne respecte pas les attentes des autres personnes que je côtoie, attentes qui sont normatives dans la mesure où elles expriment des croyances sociales, je trouble le cours de l'interaction, puisque je ne respecte pas la syntaxe du sauver la face. En décevant les attentes de l'autre, je n'honore pas sa face, et par là-même, je fais vaciller la mienne. Le contrôle social s'exerce par cette menace qui pèse sur ma dignité, je suis soucieux de rétablir une bonne image de moi et pour cela, je dois rassurer les attentes de l'autre en montrant que mon manquement n'est que ponctuel.

Nous voyons que dans le domaine de l'ordre public, la question centrale n'est pas l'obéissance, ni la désobéissance, mais plutôt les occasions qui donnent lieu à divers types d'activité réparatrices, dont les plus importantes sont les interprétations correctives destinées à montrer qu'un offenseur potentiel avait en fait une juste relation aux règles, ou que s'il avait paru, on peut désormais se fier à lui²⁷.

L'activité réparatrice a pour fonction de transformer un acte offensant en un acte acceptable, en montrant que l'on accorde de la valeur aux règles que l'on n'a bafouées que par accident et en attestant que l'on reconnaît la valeur de l'autre personne. L'activité réparatrice exerce une

²⁶ Je suis l'analyse développée par Goffman dans *Les relations en public*, *op. cit.*, p. 213 et suiv.

²⁷ E. Goffman, *Les relations en public*, *op. cit.*, p. 112.

fonction rituelle. Comme le remarque Goffman, cette activité réparatrice appelle une réponse de la part de celui à qui elle s'adresse de façon à ce que l'offenseur se sente pardonné. Goffman s'intéresse ainsi à l'échange réparateur qui assure une régulation immanente à l'ordre de l'interaction : il se substitue au contrôle social traditionnel où la régulation est externe puisque les offenses sont résorbées par l'inflexion d'un châtement. Dans l'ordre de l'interaction, les offenses ne sont pas punies par une instance transcendante comme la police, mais corrigées par un amendement spontané du fautif et une acceptation par l'offenseur qui voit ainsi sa face restaurée.

À la lumière de l'examen du premier type d'analysé déployé par Goffman, une analyse inductive, l'on comprend mieux pourquoi Goffman peut commencer par présenter la fonction des activités réparatrices avant même d'avoir examiné les différents phénomènes susceptibles d'entrer dans cette classe. Goffman développe son analyse en s'appuyant sur son propre interprétation des pratiques quotidiennes, et il fait appel dans sa conceptualisation au sens commun du lecteur.

Examinons la deuxième méthode qu'il emploie et qui consiste à étudier toutes les situations où intervient un type particulier d'interaction de manière à savoir quelle image de soi est transmise par celui qui se livre à cette pratique. L'objectif ici, est de mettre au jour la signification structurelle d'une interaction, c'est-à-dire la localisation, la place de l'acte dans le flux comportemental. Cette méthode commande l'analyse d'une pratique courante, le fait de se tenir la main²⁸. Goffman raisonne à partir de l'expérience commune des membres de la société américaine des années 70, en s'appuyant sur des données recueillies et analysées de manière impromptue. Il est très important de noter qu'il a une pré-compréhension de cette pratique dans la mesure où il précise dès les premières lignes que les enfants ne se tiennent pas la main au sens où l'on entend l'expression. Son analyse se déploie ainsi comme une élucidation d'un savoir implicite.

Deux questions commandent son propos : Qui se tient par la main ? Où se tient-on la main ?

Pour identifier l'identité de ceux qui se tiennent la main, il fait intervenir le critère de l'âge. Cette pratique concerne les adolescents et les adultes, à l'exclusion des personnes âgées. De plus, les deux personnes qui se tiennent la main appartiennent en général au sexe opposé.

Ces faits suggèrent que ce signe implique que ses auteurs sont en âge d'avoir des relations sexuelles, et que la relation signifiée est potentiellement sexuelle²⁹.

²⁸ Analyse développée par E. Goffman, in *Les relations en public, op. cit.*, p. 214 et suiv.

²⁹ E. Goffman, *Les relations en public, op. cit.*, p. 215.

Le recours à des exemples négatifs relevant de déviations, lui permet de montrer que tenir la main doit avoir un caractère unique : il convient de tenir toujours la main de la même personne. Il n'est pas bien vu de marcher main dans la main avec Marc puis avec Paul dans un laps de temps réduit.

Cette pratique semble concerner avant tout des citoyens appartenant à la moyenne et à la grande bourgeoisie. Un trait commun à ces personnes est de manifester un degré relativement élevé d'égalité entre les sexes. Cette égalité entre les sexes est manifestée de manière physique par la pratique de se tenir la main, puisque la posture de l'homme est la même que celle de la femme. Le fait que ceux qui dédaignent activement de se tenir par la main, comme la population d'origine italienne des bas quartiers de Chicago, représentent des tendances opposées, confirme cette constatation. Les émigrés italiens préféreront adopter vis-à-vis de leurs compagnes une posture physique plus hiérarchisée, comme celle de les tenir par les épaules.

Après avoir identifié les personnes qui effectuent cette pratique, reste la question de la localisation : où se tient-on la main ? Goffman commence par énumérer les lieux où ça ne se fait pas. Il relève ainsi comme lieux inadéquats les réceptions mondaines, les salles de cours, les lieux où l'on travaille quand bien même son collègue est aussi celui avec qui l'on a une relation plus intime.

Il apparaît donc que, chaque fois que les individus se voient demander une attention et un engagement profonds, il leur faut renoncer à se tenir par la main, ainsi qu'à d'autres actes qui projettent aux yeux du public l'engagement mutuel des personnes en relation étroite³⁰.

À l'inverse, il est particulièrement approprié de se tenir la main en vacances dans une ville où l'on ne connaît personne. Tel est le ressort de bien des brochures publicitaires. À côté de ces lieux privilégiés où se tenir la main est pertinent, il y a des lieux où c'est un devoir. Par exemple, lors de son mariage, quand on entame le tour des tables des invités avec son cher et tendre. Se tenir la main dans un lieu incongru, comme dans un tribunal où l'un des membres du couple est jugé, signifie que l'on tient toujours l'autre digne de confiance.

On peut donc dire en général que se tenir par la main n'est pas simplement une manière d'informer de l'existence d'une relation particulière ; c'est aussi une façon de remettre ouvertement et pour un

³⁰ E. Goffman, *Les relations en public*, op. cit. p. 217.

temps une petite partie de soi-même à la personne relative, tout en affirmant la validité et la valeur de cette relation³¹.

Mais alors la question qui se pose est de savoir en quoi se tenir la main se différencie d'autres actes matériels d'amour comme s'embrasser ou se tenir enlacé, qui signifient également l'engagement. Se tenir la main, à la différence de ces actes, n'est pas une activité absorbante mais annexe qui permet d'être engagé dans une autre interaction.

La conclusion de Goffman est la suivante :

Se tenir par la main, au sens entendu ici, signifie donc une occupation annexe ostensible de deux extrêmes engagés dans une relation exclusive, potentiellement sexuelle et égalitaire. C'est là la « signification » de l'acte telle qu'elle dérive d'un examen spéculatif des personnes et des situations liés à son occurrence et à sa prohibition³².

Cette pratique que l'on pourrait croire relever du bon vouloir, de la décision subjective est tout au contraire une convention sociale qui obéit à des règles précises.

Goffman justifie le style cavalier de son analyse, en rappelant que ce fragment d'idiome rituel, le fait de se tenir la main, a rarement été tenu pour digne d'une étude sérieuse. La question qui doit être posée pour conférer à cette assertion toute sa portée épistémologique, est celle des raisons de ce manque d'intérêt. L'on invoquera alors le caractère ordinaire et banal de cette pratique. Elle est tellement évidente qu'elle ne pose pas problème. Or c'est précisément parce que cette pratique relève du sens commun des membres de la société américaine que Goffman peut faire ce type d'analyse. Il n'y a aucun malentendu à son sujet : les membres d'une même société, partageant donc la même culture, lui attribuent une signification univoque.

À travers toutes les situations sociales de notre société, il se fait d'innombrables combinaisons de personnes qui se trouvent mutuellement adjacentes. Face à une telle quantité d'occasions, il n'en reste pas moins vrai que des mains qui se tiennent ne provoquent ordinairement aucune confusion de sens ; une même convention dirige efficacement les auteurs de l'acte et ses divers témoins. Quand deux personnes sont en compagnie, elles ne se heurtent à aucun malentendu quant à leur acte, de même que la compagnie n'éprouve aucun besoin

³¹ E. Goffman, *Les relations en public, op. cit.*, p. 218-219.

³² E. Goffman, *Les relations en public, op. cit.*, p. 219.

pressant de douter de la signification qu'elle attribue habituellement au rituel accompli devant elle³³.

Ces deux exemples d'analyse de Goffman révèlent que son analyse si peu scientifique qui s'appuie sur l'expérience des acteurs, est rendue possible par l'existence d'un sens commun social sous-tendant l'interaction, et qu'Erving Goffman, en tant que membre de la société décrite, le partage lui-même. Une auto-justification est à l'œuvre dans sa méthode : elle met au jour les règles qui dirigent son interprétation et qui reçoivent l'assentiment du lecteur, dans la mesure où il les partage également. Dès sa thèse de doctorat, Goffman a défini sa posture comme celle d'un observateur participant, or,

il serait impossible d'interpréter efficacement la scène sociale qui nous entoure, ni d'en donner aux autres une interprétation, si chacun n'était pas contraint par les mêmes règles quant aux façons rituelles d'indiquer les positions prises³⁴.

Une sociologie compréhensive

Goffman promeut une véritable sociologie compréhensive où son analyse adopte pour objet le sens commun qui ordonne les interactions en les constituant en ordre social autonome. Si les interactants ne partageaient pas un sens commun leur permettant d'interpréter les situations de la même manière en sachant comment se comporter, il n'y aurait pas d'interaction.

La compréhension intervient à un double niveau dans son analyse comme

- forme de savoir immédiat déployé par les participants à une interaction
- élucidation de cette forme de savoir immédiat par le sociologue.

La méthode compréhensive du sociologue ne fait que prolonger la compréhension immédiate des participants. Il n'y a pas de rupture épistémologique entre le savoir ordinaire mis en œuvre par les acteurs sociaux et la connaissance scientifique, mais seulement une différence de degré qui permet de parler de compréhension de deuxième ordre. Cette

³³ E. Goffman, *Les relations en public*, op. cit., p. 223-224.

³⁴ E. Goffman, *Les relations en public*, op. cit., p. 224.

continuité confère son caractère particulier à la sociologie de Goffman qui n'est en aucun cas une démythification, mais une élucidation : elle ne nous révèle jamais que nous sommes manipulés par des forces occultes toutes puissantes, mais pointe du doigt les mille et unes pratiques rituelles de la vie quotidienne que nous accomplissons sans y penser.

Comment s'effectue le passage du savoir implicite relevant de la routine inconsciente déployée par les différents participants à l'interaction, à l'analyse sociologique ? Comment opère Goffman pour mettre au jour les rouages de l'interaction ? Son objectif, dégager les principes d'organisation internes de l'interaction en précisant le sens commun qui guide les participants, doit permettre de mieux comprendre sa curieuse méthode opérant par mise en place, puis abandon de différents paradigmes métaphoriques : théâtre, théorie des jeux, éthologie animale...

Le problème que Goffman doit résoudre est de faire remarquer ce qui va tellement de soi qu'on n'y prête même plus attention. Son objet présente une résistance intrinsèque à l'analyse, que Goffman s'efforce de contourner par l'adoption d'une perspective par incongruité³⁵. L'expression est employée par Kenneth Burke pour désigner une méthode pertinente en stylistique. Goffman s'est lui-même réclamé de cette méthode qui consiste à appliquer un ensemble de termes appartenant à une autre forme de vie, comme le théâtre, à ce que l'attitude naturelle pourrait considérer comme une forme de vie radicalement différente, donc à utiliser un appareil descriptif *a priori* étranger à ce qui est décrit. La perspective par incongruité relève d'une erreur de catégorie qu'il faut qualifier d'erreur féconde. Ainsi pour reprendre la métaphore théâtrale, l'usage des termes, coulisse, scène, décor, loyauté dramaturgique ou encore discipline dramaturgique a-t-il pour fonction de mettre l'accent sur des traits formels communs à des situations quotidiennes dont on ne perçoit pas les similitudes. Comme l'écrit Rodney Watson:

c'est grâce à toutes ces techniques que Goffman développe ce qui est au fond une anthropologie culturellement indigène : les métaphores incongrues ont pour effet de susciter ce travail de relecture qui permet de revoir des objets que l'on n'avait pas remarqués, de les rendre « anthropologiquement » étranges et de nous permettre de les observer (ou d'en observer quelques traits) d'un point de vue détaché de l'attitude naturelle. L'utilisation combinée des métaphores ajoute plusieurs couches d'incongruité, où des termes empruntés à des

³⁵ Cf. R. Watson, « Le travail de l'incongruité », *Le parler frais d'Erving Goffman*, Paris, Minuit, 1969, p. 83-99. Ce recueil rassemble des contributions présentées au colloque de Cerisy de 1987 consacré à Goffman, ainsi que deux textes inédits de Goffman.

métaphores différentes sont amalgamés pour effectuer une série de déplacement de perspectives destinés à affûter le style³⁶.

Si Goffman commence par présenter d'abord le paradigme avant de le déployer sur différents cas concrets, c'est dans la mesure où en imposant une grille de lecture déroutante, il oblige le lecteur à abandonner l'évidence de l'attitude naturelle. Mais le lecteur ne reconnaît le bien fondé de cette présentation de son expérience quotidienne que pour autant qu'elle se borne à rendre explicite ce qui était implicite. La perspective par incongruité comme re-description ne peut fonctionner qu'en restant attachée à la connaissance ordinaire spontanée. Pour opérer de manière pertinente, cette perspective par incongruité doit faire preuve d'une certaine congruité avec ce qu'elle transforme, elle doit prolonger notre connaissance ordinaire des procédures de l'interaction, de sa sémantique et de sa syntaxe. De sorte que l'on peut dire que Goffman comme sociologue a juste un peu plus de finesse de compréhension que les acteurs ordinaires, ou peut-être plus justement, qu'il prend simplement la peine d'observer ce sur quoi tout le monde glisse. Tout acteur ordinaire a remarqué les phénomènes décrits par Goffman à l'occasion des gaffes qu'il a commises ou qu'un autre a commises devant lui. Tout lecteur familier de Goffman, sensibilisé grâce à son œuvre à la signification sociale des pratiques quotidiennes, ne manque pas ensuite de mener ses propres analyses.

Que nous apprend cette méthode compréhensive reposant sur l'existence d'un sens commun partagé par les différents participants à l'interaction et par le sociologue en tant qu'il rajoute la casquette d'observateur à son statut de membre participant, sur les rapports entre structure, acteur et sujet ?

Le sens commun doit se comprendre comme un ensemble de représentations collectives assurant :

1/ le partage du même idiome rituel qui rend capable d'attribuer la même signification aux actions. Les participants à l'interaction interprètent les comportements de la même manière.

2/ le partage de la même syntaxe qui rend capable de produire par son propre comportement des énoncés cohérents. Le sens commun doit être qualifié dans le même temps de sens pratique. Chacun sait se comporter en fonction des exigences de la situation, exigences qui existent sous la forme d'attentes normatives.

³⁶ R. Watson, « Le travail de l'incongruité », *op. cit.*, p. 87.

Goffman par là-même réactive les analyses de Durkheim développées dans les *Formes élémentaires de la vie religieuse*, où ce dernier définissait la sociologie comme une psychologie d'un genre supérieur, la psychologie collective. La sociologie, loin de devoir être réduite à la psychologie individuelle, doit au contraire annexer la psychologie en son sein, en montrant que les catégories mentales, telle la causalité, la temporalité sont le produit de la société : elles dérivent de pratiques collectives. La sociologie de Goffman réalise le programme de Durkheim avec un degré de radicalité supérieur : la société n'a pas besoin d'être internalisée dans l'individu sous forme de représentations mentales, mais elle est d'emblée immanente à l'individu sous forme d'un sens commun. Certes, l'on peut envisager l'acquisition du contenu de ce sens commun, mais il n'empêche que ce qui demeure toujours premier est la relation cognitive que nous avons avec l'esprit de l'autre : le social est présent au niveau cognitif sous une forme élémentaire, la capacité à partager et à mettre en oeuvre des croyances, qui est une compétence sociale. L'organisation de l'expérience individuelle a une dimension sociale.

Cette relation cognitive comme compétence est socialisante et individualisante : elle engendre les structures et le moi.

Elle est socialisante, dans la mesure où elle assure une dépendance et une coordination entre les participants. On peut alors définir les structures sociales à l'œuvre dans l'interaction comme des réalités pratiques matérialisant les attentes collectives déployées par les participants.

Elle est individualisante, dans la mesure où chaque participant guidé par ce sens commun donne une certaine image de soi dans l'interaction, l'image attendue par les autres. Goffman définit le soi comme un résultat sans cesse réaménagé au cours du processus social de l'interaction. Si l'on peut parler de subjectivation, c'est dans la mesure où le moi n'est pas compris comme une entité produite passivement. En effet, s'il apparaît bien comme une construction sociale, et que les attentes d'autrui jouent un rôle constitutif, il faut cependant entendre qu'il y a un principe de constitution. La subjectivité, telle que la pense Goffman, est inséparable d'une activité : activité dans l'interprétation de la situation et du comportement des autres pour comprendre ce qui est attendu, activité dans l'incorporation de ces croyances (que cette incorporation soit une adhésion sincère ou cynique), activité dans la régulation de son action de manière à soutenir l'ordre de l'interaction.

La curieuse méthode de Goffman utilisant des données disparates, variant les paradigmes, dédaignant les méthodes à prétention

scientifique, doit se comprendre comme un exemple de sociologie compréhensive. Le choix de ce type de sociologie est justifié par l'objet d'étude de Goffman, l'ordre de l'interaction. En effet, ce qui ordonne de manière immanente les multiples pratiques quotidiennes que nous nouons les uns avec les autres est un sens commun qui constitue la véritable possibilité de l'interaction partagée par tous les participants. En tant que participant-observateur, le sociologue le possède également : sa sociologie est donc avant tout une élucidation qui s'expose au test de vérification du lecteur. Ce sens commun a un contenu et une forme. Les attentes normatives collectives portant sur la manière de se comporter dans telle ou telle situation sont mises en forme par relation cognitive qui permet d'être en relation les uns avec les autres en prenant l'esprit de l'autre en considération. Ce sens commun assure la socialisation et l'individualisation en actualisant les structures sociales dans des pratiques quotidiennes et en assurant la construction des différents *selves* constituant la subjectivité. Pour Goffman, le véritable acteur des sciences sociales est donc la relation. Une partie de la psychologie individuelle qui échappe précisément à l'individu peut être qualifiée de pré-sociale. C'est à partir de cette relation qu'il faut penser les termes mis en relation et non l'inverse. La sociologie de Goffman est aussi séduisante que déroutante : en mettant en évidence la signification sociale des miettes de la vie quotidienne, elle ne nous révèle rien que nous ne sachions déjà, même si la familiarité a obscurci, recouvert, caché cette évidence. Dédaignant les révélations tonitruantes, cette sociologie se présente, avec autant de modestie que d'exigence, comme une invitation à regarder ce que l'on ne fait que voir *grosso modo*, en se servant des différents paradigmes proposés comme d'une loupe.

Céline Bonicco